

*
* *

Oublions que nous sommes à la fin du XIX^e siècle ; chassons de nos oreilles le mugissement de ces tramways électriques qui, semblables aux bêtes de l'Apocalypse, passent à la porte de nos demeures en ébranlant le sol ; détournons nos yeux des projections lumineuses et aveuglantes de la tour métallique ; effaçons de notre souvenir les sifflements des machines à vapeur, les réclames envahissantes, les sons assourdissants des orchestres orientaux, les cris énervants des marchands de ratakoum et tout ce brouhaha de l'exposition ; laissons les choses du présent scientifiques et bruyantes. — Evoquons l'image du passé ; le vieux Lyon, silencieux, aux rues obscures et tortueuses, aux lignes pittoresques ; la fine silhouette du clocher primitif de Fourvières se profilant, sur le ciel, au soleil couchant ; la Saône baignant le pied des maisons ; les eaux du Rhône battant le quai de l'Hôtel-Dieu d'un côté, de l'autre se perdant sous le feuillage ; le brouillard flottant indécis entre les deux fleuves et couvrant de son voile mystérieux cette cité travailleuse et paisible qui, violemment sortie de sa nature, pendant la Révolution, avait repris sa vie laborieuse et réglée.

N'était-ce pas là un lieu tranquille, sûr, discret, à proximité de la Suisse, de l'Italie, bien fait pour attirer de malheureuses femmes exilées à quarante lieues de Paris, par le terrible Bonaparte ?

En effet, pendant quelques années, c'est à Lyon un va et vient continuel : M^{me} de Staël, M^{me} de Narbonne, duchesse de Chevreuse, M^{me} Récamier, toutes trois exilées,